



New York, me voilà !

Croquer la grosse pomme, beaucoup de Français en rêvent. Mais c'est plus souvent la ville qui les avale, avec son rythme à la fois haletant et fluide. Si l'adaptation n'est pas forcément facile, la séduction opère toujours.

Par **Philippe Coste**, à New York

Dès l'aérogare, chantait notre mythique Nougaro. Mais le souffle barbare, ressenti quarante ans plus tôt à Kennedy Airport, s'est bien dissipé, comme ont disparu les métros tagués, les coupe-gorge de Hell's Kitchen ou du Lower East Side des années 1970 déglinguées. Reste pourtant le choc. La vague humaine du terminal, le magma cosmopolite, le rythme haletant et fluide de la ville, et cette rumeur surhumaine déchirée par les hurlements des sirènes, un boucan constant, fascinant et inexplicable, ponctué de toutes les urgences, de tous les drames d'une mégapole de 8 millions et demi d'âmes souveraines. C'est le moment où, débarqué dans le flot de Broadway ou d'Union Square, l'étranger venu s'installer et vivre ici en est quitte pour sa minute d'humilité et de questionnements. Saura-t-il s'adapter, survivre, prospérer, revoir sa vie au sein de la patronne de toutes les villes occidentales ? Plus de 50 000 Français vivent à New York. Si ce nombre est incertain, vaguement extrapolé des inscriptions consulaires, et s'il inclut tous nos compatriotes vivant dans les environs de New York, dans les Etats voisins du New Jersey et du Connecticut, il est loin de représenter un groupe ethnique à part entière, au

sens new-yorkais du terme. Les Italiens, les Allemands, les Irlandais, les juifs venus des *shtetels* d'Europe de l'Est ont planté leurs racines ici voilà plus d'un siècle, au point de refonder la ville à leur image. Les *Frenchies*, pour leur part, n'ont jamais participé à l'épopée immigrante américaine. Pourtant, dans cette ville qui compte des citoyens de plus de 130 nationalités, ils s'enracinent aussi. Selon le seul sondage disponible, publié par le consulat en 2011, la moitié des Français de New York y résident depuis plus de dix ans. Quatre sur dix arborent même la double nationalité, gage d'intégration et d'expatriation à long terme ou définitive. Quant au profil type du Français de New York, il déroge aux normes de la mère patrie. 70 % d'entre eux peuvent se targuer d'un bac + 5, d'une « profession intellectuelle supérieure », réservée à 12 % seulement de la population hexagonale. Foin des clichés : 3 % à peine travaillent dans la restauration ou l'hôtellerie, 7 % seulement dans le luxe. La palme revient bien sûr à Wall Street et aux banques, employeurs d'un quart des Français, suivi par l'enseignement (11 %) et, loin derrière, les secteurs de la pub et de la communication. Le milieu comprend ses castes. A commencer par celle des expat' classiques, envoyés de France pour quelque trois ans dans une filiale ou une maison mère new-yorkaise. La crise ●●●

●●● de 2008 et les réductions de budget ont éclairci leurs rangs, les heureux élus sont plus que jamais des cadres de haut niveau, moins nombreux mais nantis d'avantages incomparables : des salaires assortis de primes confortables, des allocations logement somptuaires, dans une ville où les loyers ponctionnent couramment la moitié du revenu du New-Yorkais moyen, des places réservées et la prise en charge des frais de scolarité au lycée français local. Les autres, une nouvelle génération d'expatriés individuels, entrepreneurs en quête d'opportunités ou salariés d'entreprises moyennes, se frottent sans filet à la réalité de la ville. A commencer par ses prix exorbitants.

L'envers du décor : se loger

Adeline Monzier, représentante free-lance de Unifrance, l'agence internationale du film français, l'a compris juste

La petite délinquance semble inexistante à Manhattan, où l'on sort son ipad neuf dans le métro sans même réfléchir

avant son départ de Paris, en 2008, pour suivre son compagnon engagé par l'Université Columbia comme chercheur en physique. « Lorsque nous avons vu leur lettre promettant un salaire annuel de 50000 dollars, on s'est cru les rois du pétrole, s'amuse-t-elle. Puis j'ai reçu une demande d'avance de deux mois de crèche pour ma fille. J'ai d'abord pensé qu'on me facturait une année complète : 5000 dollars ! » Quant au logement... Grace à la prise en charge de la moitié du loyer par l'Université, le couple ne payait « que » 1500 dollars pour un petit trois pièces proche de Harlem. « Ensuite, quand nous avons décidé de rester par nous-même à New York, nous n'avons eu d'autre choix, pendant plusieurs années, que de louer une de nos chambres à une « room mate » pour partager les frais. » L'immobilier reste le crève-cœur de New York. L'envers sidérant du décor. Tous quartiers confondus, le prix moyen d'un appartement comprenant une seule chambre à coucher – un deux pièces français – s'élève à 3253 dollars. 4058 dollars pour deux chambres ! Le résultat d'un déséquilibre flagrant du marché, source

de pénurie. Plus de la moitié des appartements new-yorkais sont « *rent stabilized* », préservés d'augmentations brutales de loyers par des règlements antérieurs à 1973, pour peu qu'ils soient occupés par des descendants des occupants d'origine. Malheur donc aux nouveaux New-Yorkais qui doivent subir le marché libre, et sauvage, le tout et n'importe quoi des petites annonces et les prétentions délirantes des propriétaires. Malheur, aussi, au béotien dénué du sésame de l'immobilier, le fameux « *credit history* », un état de ses vertus de bon payeur de carte de crédit. Ici nul n'est digne de confiance s'il n'est endetté. Sans au moins une année d'utilisation du *plastic money*, seule la caution de l'employeur ou des sous-locations à l'amiable vous permettront d'accéder à un logement.

Dans le chaos, moral et immobilier, on s'accroche à ses points de repère. « S'ils viennent de Chatou ou du Vésinet, les Français choisiront la banlieue de Westchester, confie Joelle Larroche, dynamique agente immobilière chez Douglas Elliman. De la Rive Droite ? Ce sera l'Upper East Side. De la Rive Gauche, les charmants petits immeubles *brown stones* ou les majestueux immeubles *pre war* de l'Upper West Side, de l'autre côté du parc et au nord du Metropolitan Opera. » Plutôt que Tribeca, proche de Wall Street et quartier le plus cher de New York, ou les deux Villages, inabornables, les étrangers ont investi Brooklyn. La ruée des Français sur Carroll Garden, et l'explosion concomitante des loyers, s'explique autant par ses charmants bistrotts et son art de vivre que par la présence de PS 51, la pionnière des huit Public Schools bilingues françaises de la ville. Faute d'avoir les moyens de payer les 35000 dollars annuels de frais de scolarité du Lycée Français de New York (LFNY), une institution privée réverée pour la qualité de son enseignement, une poignée de parents inquiets de voir leurs enfants perdre leur langue



RUÉE Les Français ont investi en nombre le quartier de Brooklyn.

JON HICKS / CORBIS

maternelle a démarché le Département of Education de la Mairie de New York dans les années 2000 pour obtenir le même privilège que les communautés hispaniques ou chinoises : l'enseignement du programme scolaire de l'Etat de New York dans les deux langues. A Manhattan, dans l'Upper West Side, la 92^e rue accueille chaque matin une jeune cohue franchouillarde. PS 84, l'un des meilleurs « *dual language program* » de la ville, contribue depuis six ans à franciser ce quartier à la lisière de Central Park.

« Les parents arrivent pleins de craintes pour le bien-être et l'adaptation de leurs enfants. Et ils sont très vite rassurés, jubile Joelle Larroche. Les gosses se métamorphosent ici ». Le prix des garderies et des activités extra-scolaires peut faire frémir, mais l'ambiance des écoles, à mille lieux de la grisaille de Jules Ferry, la sévère répression des violences entre élèves, la vénération des New-Yorkais pour les enfants contribuent à leur épanouissement. Malgré un taux d'homicide triple de celui de Paris, apanage du trafic de drogue de pratiquement de Brooklyn ou du Bronx, la petite délinquance semble inexistante à Manhattan, où l'on sort son ipad neuf dans le métro sans même réfléchir. « Les femmes aussi peuvent souffler, confirme Adeline. En huit ans, on ne m'a abordé qu'une fois dans la rue, pour me dire... « God Bless you, Miss ». Alors qu'en France... »

Une ville d'individualistes

L'adaptation n'est pourtant pas si facile. A New York, les Français, réputés plutôt réservés et distants dans leur pays, se révèlent affamés de contacts humains. Une tâche difficile dans une ville d'individualistes obsédés par le business ou la simple survie financière. D'où le malentendu classique : le New-Yorkais est d'un abord aisé dans la rue ou les lieux publics, prompt à appeler par son prénom un



DA PING LUO / LYCÉE FRANÇAIS DE NEW YORK

INSTITUTION Le Lycée Français de New York est révérend pour la qualité de son enseignement.

interlocuteur rencontré cinq minutes plus tôt. Mais on aurait tort de prendre pour un signe d'amitié ou une invitation à dîner ce qui est avant tout une marque de connivence citoyenne. Aux Etats-Unis comme ailleurs, on se crée rarement des amis du jour au lendemain. En attendant, Accueil New York (ANY), une association francophone, se charge par mille activités d'édifier les nouveaux venus – et pas seulement des épouses esseulées de cadres voués à des journées de quinze heures – aux mystères de New York. A voir la section « mecs » de Any, judicieusement nommée « Anymale », de plus en plus d'hommes suivent maintenant leurs femmes expatriées... Si les entreprises s'efforcent de fournir des autorisations

de travail aux conjoints, les « individuels » doivent eux naviguer dans la jungle des visas ouse démenter pour obtenir la carte verte. Encore faut-il comprendre le système. Couvés par la sécu au pays, les impétrants tardent à comprendre, par exemple, la gradation des avantages sociaux dans les entreprises, des « *benefits* » qui, miracle, peuvent inclure une assurance santé correcte et un 401K, une caisse de retraite par capitalisation abondée, dans le meilleur des cas, par l'employeur. Un job sans un minimum d'avantages peut se révéler un traquenard. Les assurances individuelles, obligatoires depuis les réformes engagées par Obama, sont encore exorbitantes et basiques. Passé ce stade, New York, capitale de la finance, de la communication, de la mode, et maintenant havre des « *techies* » français de la Silicon Alley ne manque pas d'emplois. La réussite de Pierre Valade et Jeremy Le Van, créateurs de l'application calendrier Sunrise, vendue pour 100 millions de dollars à Microsoft au début de 2015, confirme la montée en grade des dizaines de filiales de start-up françaises. Benjamin Barillon arrive de Paris pour rallier l'une d'elle, avec sa femme Christine. Tous

deux, dument briefés par leurs collègues ont opté pour le quartier branché de Williamsburg, avant de revenir vers le Lower East Side à Manhattan. Comme les nouveaux Français mondialisés, ils sont désormais chez eux à New York. ■

POUR ALLER PLUS LOIN

→ Accueil New-York

www.accueilnewyork.org : l'association, qui existe depuis vingt-cinq ans, est pour la première fois dirigée par un homme. L'adhésion coûte 50 dollars.

→ French USA News

www.frenchusnews.com : des informations en français pour les expatriés dans la grosse Pomme, du mode d'emploi du métro aux cours de langue, en passant par les bonnes adresses.

→ Meet up New York

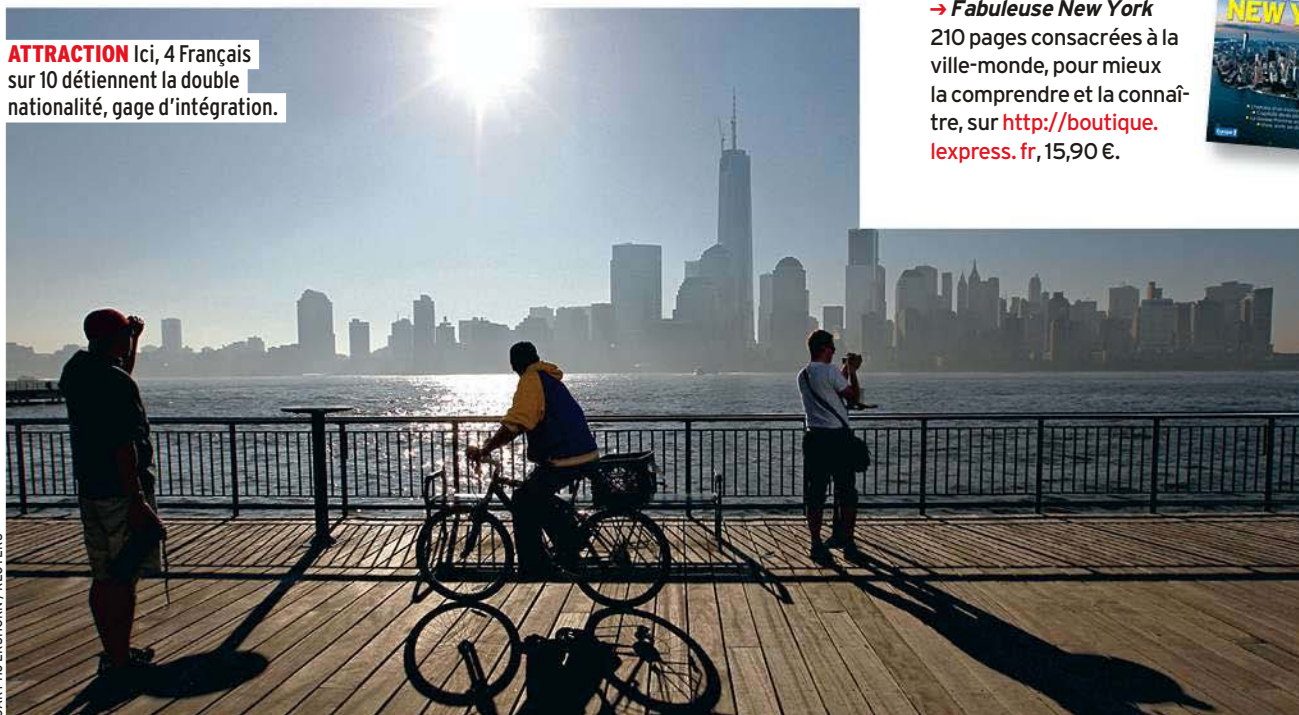
il suffit de s'inscrire sur la section New York www.meetup.com/cities/us/ny/new_york qui héberge de nombreux cercles de passionnés autour du cinéma, des entrepreneurs, des nouvelles technologies. Il y a même un club des mamans de l'Upper West Side.

→ Fabuleuse New York

210 pages consacrées à la ville-monde, pour mieux la comprendre et la connaître, sur <http://boutique.lexpress.fr>, 15,90 €.



ATTRACTION Ici, 4 Français sur 10 détiennent la double nationalité, gage d'intégration.



GARY HJERSHORN / REUTERS